



US Army in Action - Power Series. San Juan Hill, Sombrero de Cuba, 1 July 1898

Par Jean-Claude Janssens

L'ambassadeur américain à Londres puis secrétaire d'Etat John Hay a qualifié, en son temps, ce conflit de *Splendid Little War*. S'il a été sans aucun doute *Little*, il fut loin d'être *Splendid* pour la plupart des hommes qui y ont participé.

LES ETATS-UNIS EN 1898

En 1898, les Etats-Unis étaient déjà un pays riche, puissant et en pleine expansion, ce qui ne l'empêchait pas de vivre une crise économique depuis 1896. Les files de chômeurs s'allongeaient sur le pavé des grandes villes. Avec septante-quatre millions d'habitants, les Etats-Unis étaient plus peuplés que n'importe quelle puissance européenne, l'empire russe excepté.

La grande nation américaine était dirigée par le président républicain William McKinley, élu en 1896. Originaire de l'Ohio, McKinley s'était engagé en 1861, à l'âge de dix-huit ans, comme simple soldat dans l'armée de l'Union. Il termina la guerre civile breveté major des volontaires. Réélu en 1900, il sera assassiné l'année suivante. Son successeur sera Théodore Roosevelt, dont on aura l'occasion de reparler.

Il devenait clair que le géant américain n'allait plus longtemps se cantonner dans son traditionnel isolationnisme et qu'il allait bientôt peser de tout son poids dans les affaires internationales. Cependant, pour rejoindre la cour des grands, il devait remplir deux conditions : d'abord disposer d'une marine de guerre capable de rivaliser avec la Royal Navy britannique, impératrice des mers avec ses trente-deux cuirassés ; ensuite, une fois le premier but atteint, se constituer un empire colonial. L'année 1890 fut déterminante. L'ouvrage de l'amiral Alfred Mahan intitulé *Influence of Sea Power Upon History*, eut un retentissement inattendu. Il fut suivi de peu par un *Naval Act* (loi navale) qui donna une vigoureuse impulsion à la construction d'une puissante flotte de cuirassés modernes, armés d'une artillerie de gros calibre à tir rapide.

La création d'un empire colonial posait un problème plus ardu. L'Afrique et l'Asie

du Sud-est étaient la chasse gardée des puissances européennes en pleine expansion coloniale, telles que la France, l'Angleterre victorienne, l'Italie, l'Allemagne de Bismarck et aussi la Belgique de Léopold II.

L'ESPAGNE EN 1898

Le pays qui faisait figure de parent pauvre dans la grande famille européenne était l'Espagne. En 1898, elle n'était plus qu'une pâle copie de l'Espagne du XVI^e siècle de Charles-Quint. Sur ce qui restait de ce royaume et de ses colonies régnait la reine Marie-Christine de Habsbourg Lorraine, régente pour son fils Alphonse XIII, alors âgé de treize ans. Alphonse XIII abdiqua en 1931 et pensa bien être le dernier roi d'Espagne. En effet, la royauté ne fut rétablie qu'en 1975, en la personne de l'actuel roi Juan Carlos, petit-fils du précédent.

En 1898, il y avait belle lurette que l'or des Amériques ne remplissait plus les coffres espagnols. Le XIX^e siècle enleva définitivement à l'Espagne le peu de lustre qui lui restait. De 1808 à 1814, le pays subit la dure occupation napoléonienne. Après le départ des Français, la guerre civile régna en quasi-permanence jusqu'en 1874. A la fin du siècle, de graves troubles sociaux avaient remplacé la guerre civile. La situation précaire de la population et le départ de nombreux soldats du contingent vers les colonies en état de rébellion en étaient les causes principales.

A l'extérieur, la situation n'était guère plus brillante. Entre 1810 et 1830, l'Espagne avait perdu toutes ses colonies du continent sud-américain, dont la Floride en 1819 au profit des Etats-Unis. Seuls subsistaient Cuba et Porto Rico dans le Nouveau Monde.

En 1898, l'Espagne était en fait au bout du rouleau. Elle n'avait plus les moyens, ni financiers ni militaires, de maintenir son empire colonial. Celui-ci comprenait encore, outre Cuba et Porto Rico déjà mentionnés, le Maroc espagnol, les îles Canaries, quelques îles du Pacifique et l'archipel des Philippines. S'en débarrasser pouvait finalement s'avérer une bonne affaire, pourvu que l'honneur du roi et des armes espagnoles soit préservés. La solution idéale était d'engager le fer avec un adversaire qui devait immanquablement l'emporter. Le géant nord-américain pouvait parfaitement remplir ce rôle et donner le coup de pouce nécessaire à l'aboutissement de ce grand projet de décolonisation avant la lettre.

Dire qu'il y avait collusion entre les gouvernements américain et espagnol est peut-être aller vite en besogne. On remarque cependant que cette situation peu banale arrangeait parfaitement les deux futurs antagonistes, quoique pour des raisons diamétralement opposées.

LES USA ET CUBA

L'île de Cuba est située à cent cinquante kilomètres au sud de la Floride. La proximité des Etats-Unis et la situation stratégique de la plus grande île des Caraïbes avaient de longue date suscité l'intérêt du gouvernement américain. Dès 1848, dans l'enthousiasme de la victoire contre le Mexique, les Etats-Unis avaient offert à l'Espagne d'acheter Cuba pour cent millions de dollars. La proposition avait été rejetée par Madrid avec pertes et fracas, comme on pouvait s'y attendre ! Dans les années 1850, le sol américain allait servir de base à divers aventuriers cubains et américains dans de vaines tentatives d'invasion de l'île.

Durant la guerre hispano-cubaine de 1868-1878, la flotte espagnole arraisonna

l'ancien forceur de blocus sudiste CSS *Virginius* armé par les Cubains et battant pavillon américain. Ce léger incident diplomatique fut rapidement aplani. A signaler dans ce contexte que Cuba fut une importante base pour les forceurs de blocus confédérés pendant la guerre civile américaine de 1861 à 1865.

CUBA DE 1895 A 1898

Si l'on veut déclencher une guerre, encore faut-il trouver un prétexte approprié. Un prétexte humanitaire convient toujours à merveille et les événements à Cuba allaient le fournir sur un plateau d'argent. En effet, depuis 1895, la guerre faisait à nouveau rage entre les insurgés cubains et les Espagnols. A l'époque, la population de Cuba n'excédait pas un million huit cent mille habitants. Les rebelles, heureusement très mobiles, ne réunissaient pas plus de vingt mille hommes en permanence. Le gouvernement de Madrid ne lésina pas sur les moyens pour en finir avec les insurgés : de février 1895 à décembre 1896, le corps expéditionnaire espagnol passa de vingt-deux mille à trois cent mille hommes, soit un militaire pour six civils.

La répression fut extrêmement brutale. Le général Valeriano Weyler, capitaine général de 1896 à 1897, inaugura une nouvelle forme de guerre contre-révolutionnaire. Il concentra les civils décrétés loyaux (les *reconcentrados*) à proximité des grandes villes, à l'intérieur de périmètres entourés de tranchées, de barbelés et de blockhaus (les *torchas*). Le dispositif devait contribuer à isoler les rebelles de la population. Les conditions de vie dans ces zones étaient effroyables. La méthode fit école. Les premiers à s'en souvenir furent les Anglais. Dès 1899 et jusqu'en 1902, ils pratiquèrent de même avec les Boers d'Afrique du Sud. En ce début d'année 1898, les Espagnols tenaient la situation sous contrôle, sauf peut-être dans quelques campagnes. Quoique bien réelle, la rébellion était virtuellement exsangue.

VERS LA GUERRE

Dans l'intervalle, la presse à sensation américaine mit la pression. Le *New York World* de John Pulitzer et le *New York Journal* de William Randolph Hearst envoyèrent des reporters et des dessinateurs à Cuba. Leurs articles et croquis sur les conditions de vie atroces des Cubains émurent l'opinion publique. Les esprits s'échauffaient. Certains hommes politiques, tels que le député de l'Alabama, Joseph Wheeler, ancien général confédéré, faisaient campagne en faveur d'une intervention.

La situation à Cuba inquiétait également la grande finance. La guerre n'était pas bonne pour les affaires, d'autant plus que les investissements américains à Cuba – cinquante millions de dollars de l'époque – souffraient de la guerre autant que les propriétés espagnoles. Les rapports du consul en poste à La Havane, Fitzhugh Lee, se faisaient de plus en plus alarmistes. Le président McKinley, loin d'être un va-t-en-guerre, ne pouvait plus rester insensible. Il somma l'Espagne de mettre fin aux hostilités. Dans un premier temps, il obtint le départ du tristement célèbre général Weyler, entre-temps surnommé *Le Boucher*, et des promesses de réformes. Cependant, les insurgés qui avaient le vent en poupe, n'exigeaient rien moins que l'indépendance pure et simple. Pour Madrid, c'était manifestement trop, et la guerre continua.

En janvier 1898, le gouvernement de Washington s'inquiétait des émeutes à Cuba et plus particulièrement du sort de ses ressortissants de plus en plus malmenés par les Cubains loyalistes. Afin d'assurer la sécurité des citoyens américains, l'imposant

cuirassé USS *Maine* vint mouiller dans le port de La Havane. En février, deux événements mirent le feu aux poudres, au sens propre comme au figuré. Le 9, le *New York Journal* de l'incendiaire Randolph Hearst publiait le texte d'une lettre du ministre d'Espagne à Washington, Dupuy de Lome, adressée à un de ses amis à La Havane. Le président McKinley y était décrit en des termes peu élogieux.

Beaucoup plus grave, le 15, le cuirassé USS *Maine* fit explosion dans le port de La Havane et deux cent soixante-six des trois cent cinquante-quatre membres de l'équipage perdirent la vie. En mars, la commission d'enquête sur la destruction du *Maine* conclut à une double explosion provoquée de l'extérieur, bien que fut également retenue une possible défaillance d'une de ses chaudières. A ce jour, on a pu établir clairement que ce regrettable événement n'avait en aucun cas été provoqué par une torpille espagnole. Par contre, pour le citoyen américain de l'époque, cela ne faisait pas le moindre doute : les Espagnols avaient torpillé le *Maine*. Au cri de *Remember the Maine! To Hell with Spain*¹, il réclamait vengeance. En mars encore, le sénateur Proctor du Vermont, de retour de Cuba, décrivait en termes édifiants dans le très sérieux *Wall Street Journal*, les conditions de vie sur l'île. Au départ opposés à une intervention musclée, les hommes d'affaires finirent par en approuver le principe.

Le 6 avril, les ambassadeurs des principales puissances européennes tentèrent une ultime médiation. En vain. Le 9 avril, sentant poindre l'orage, Madrid faisait une légère marche arrière, allant jusqu'à proposer l'armistice sans condition. L'initiative était heureuse, mais tombait totalement à faux. C'était trop tard. Les Etats-Unis étaient entrés dans la logique souhaitée, celle de guerre. Le 19 avril, Washington reconnaissait unilatéralement à Cuba le droit à l'indépendance et signifiait sans ambiguïté son désir de voir Madrid abandonner sa souveraineté sur la grande île, de gré ou de force.

Le 22 avril, le blocus naval de Cuba est décrété. Finalement, l'état-major espagnol, qui n'en demandait pas tant, jugea plus honorable de combattre les Etats-Unis plutôt que de capituler devant les insurgés cubains. L'Espagne n'avait plus le choix. Le 24 avril 1898, subissant la pression des militaires, la régente Marie-Christine n'eut d'autre alternative que de déclarer devant les Cortes (parlement espagnol) l'état de guerre entre le très catholique royaume d'Espagne et les Etats-Unis d'Amérique du Nord.

Le 25 avril, par un habile tour de passe-passe juridico-diplomatique, les Etats-Unis, passant du rôle d'agresseur à celui plus honorable de victime, proclamèrent à leur tour l'état de guerre contre l'Espagne avec effet rétroactif au 21 du mois, afin de justifier le blocus naval décrété le 22. Tout avait été fait dans les règles de l'art diplomatique. Les expansionnistes américains pouvaient se féliciter d'avoir réussi un grand coup.

POLITIQUE INTERNATIONALE

L'Espagne partait en guerre sans alliés, alors qu'elle en avait sûrement un grand besoin. Autant dire qu'elle était battue d'avance. En effet, si l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne lui étaient favorables, l'empire britannique ne voulait pas entendre parler de confrontation avec les Etats-Unis, avec qui il entretenait d'ailleurs les meilleurs rapports. Aussi longtemps que Londres qui disposait de la redoutable Royal Navy affichait cette position, aucune autre puissance européenne n'était en mesure d'intervenir dans un conflit où la maîtrise des mers allait s'avérer déterminante.

Les Etats-Unis n'avaient pas davantage d'alliés. Assurés que les Européens n'interviendraient pas, ils n'en avaient pas vraiment l'utilité.

¹ Souvenez-vous du Maine ! Au diable l'Espagne.

LA GUERRE

LES FORCES EN PRESENCE

ETATS-UNIS

L'armée

En temps de paix, l'armée régulière des Etats-Unis était réduite à sa plus simple expression. En 1898, elle ne compte que vingt-huit mille officiers et soldats, toutes armes confondues, pour septante-quatre millions d'habitants. Proportionnellement, elle est moins étoffée qu'en 1861, à l'aube de la guerre civile (seize mille hommes pour trente-et-un millions d'habitants).

Depuis 1895, elle est commandée par le major général Nelson Appleton Miles. Véritable autodidacte, Miles avait combattu lors de la guerre de Sécession dans l'armée nordiste du Potomac. Il franchit tous les grades de lieutenant à major-général des volontaires. En 1865, il fut notamment chargé de la garde du président confédéré Jefferson Davis qui était emprisonné à Fort Monroe. Rejoignant l'armée régulière après la guerre civile, en 1895, il devint le seul commandant en chef de l'armée américaine qui ne fut pas issu de l'incontournable académie militaire de West Point. En 1900, il fut promu au grade suprême - jusqu'à cette époque rarement octroyé - de lieutenant général de l'armée régulière et prit sa retraite en 1903. L'armée pouvait à l'occasion être soutenue par les cent mille hommes de la National Guard, conglomérat de milices locales, peu entraînées et encore plus mal équipées.

Une fois encore, le dynamisme américain va fonctionner à merveille. Entre le 23 avril et le 13 août 1898, sous l'impulsion du ministre de la guerre Russel Alger et du généralissime Miles, l'afflux des volontaires porte l'armée de vingt-huit mille à deux cent quatre-vingt mille hommes, dont soixante-cinq mille soldats dits « réguliers ». A leur grande déception, deux cent trente-cinq mille d'entre eux n'auront jamais l'occasion de quitter le sol américain, ni d'apercevoir le moindre hidalgo. Parmi ces derniers, cinquante mille hommes de la National Guard garderont la côte Est, attendant de pied ferme une flotte espagnole qui ne viendra jamais. Quant au brigadier général Thomas Rosser, qui dans sa jeunesse avait été un impétueux général de cavalerie confédéré à Chickamauga au Tennessee, ironie de l'histoire, on lui confia le commandement d'une brigade composée de volontaires originaires du Nord !

Si l'armée atteint rapidement des effectifs plus adéquats, son équipement l'est beaucoup moins. Les uniformes en laine sont peu adaptés à la guerre sous les tropiques. Les volontaires plus pragmatiques se feront confectionner, à leurs frais, des tenues kaki en toile. Les moyens de transport manquent cruellement.

L'infanterie devait théoriquement être dotée du fusil danois Krag Jørgensen à munitions sans fumée adoptée en 1893. Cependant, il y en avait juste assez pour les réguliers et les volontaires devront se contenter du bon vieux Springfield.

L'artillerie était pourvue d'un matériel d'un autre âge. A la même époque, le redoutable « 75 » faisait déjà fureur en France. Seule originalité : le canon léger *Dynamite Gun* projetant des obus explosifs. On utilisait encore la célèbre mais obsolète mitrailleuse Gatling qui avait connu ses heures de gloire dans les années 1870-1880.

Le service de santé était embryonnaire et les conditions sanitaires dans les camps

étaient en dessous de tout. Des centaines d'hommes mourront de maladie après leur retour aux Etats-Unis.

L'armée était répartie en sept corps d'armée d'environ trente mille hommes, stationnés logiquement dans le sud du pays :

- les I^{er} et III^e corps à Chickamauga au Tennessee.
- le II^e corps à Camp Alger, du nom du ministre de la guerre.
- le IV^e corps à Mobile en Alabama.
- les V^e et VII^e corps à Tampa en Floride.
- le VI^e corps n'existe que sur le papier.
- le VIII^e corps à San Francisco en Californie.

Fitzhugh Lee retire alors son costume de consul général, fonction qu'il exerça à Cuba de 1896 à 1898, pour revêtir son uniforme de major-général des volontaires. Il reçoit le commandement du VII^e corps qui, contrairement au plan initial, restera en Floride.

La marine

Si l'armée doit tout improviser, jusqu'à son existence, la marine est fin prête depuis longtemps. Le Naval Act de 1890 avait permis un programme ambitieux de construction navale. Dès 1896, l'amirauté avait dans ses cartons des plans d'opérations contre les bases espagnoles en Amérique, en Asie et même contre les grandes bases métropolitaines de Cadix et de Carthagène. La préméditation s'avère évidente.

Theodore Roosevelt, chef de cabinet au ministère de la Marine en 1897 et fervent disciple de l'amiral Mahan, accentue le mouvement. En décembre 1897, l'Asiatic Squadron est organisé par l'énergique commodore George Dewey. Le 25 février 1898, son escadre quitte le Japon pour Hong Kong, se rapprochant incidemment de son objectif : les Philippines. Dans l'Atlantique, la marine suit une logique plus défensive. Elle connaît parfaitement le potentiel non négligeable de l'adversaire. Elle redoute les attaques surprises par les très rapides croiseurs espagnols contre les grandes cités de la côte Est, New York City en tête. Elle craint également l'arrivée dans les Caraïbes d'une escadre hispanique conséquente, ce qui mettrait en péril toute opération amphibie contre Cuba.

Pour contrer ces deux menaces et sous la pression de l'opinion publique de la côte Est terrorisée, l'US Navy se voit contrainte de diviser dangereusement ses forces atlantiques en trois :

- une escadre sur les côtes du Maine, qui restera inutilisée durant la guerre.
- une autre à Hampton Road en Virginie, puis à Charleston en Caroline du Sud, prête à filer au nord ou au sud.
- la plus importante, la North Atlantic Squadron à Key West en Floride, destinée à opérer dans la mer des Caraïbes.

Rappelé en mars de San Francisco en Californie, le 26 mai, le cuirassé *Oregon* arrive à Key West, augmentant sensiblement la puissance de feu de l'escadre. Son voyage autour de l'Amérique du Sud a duré neuf semaines. En effet, le canal de Panama ne sera opérationnel qu'en 1914.

Pour s'acquitter de ses nombreuses missions, la marine des Etats-Unis dispose de cinq cuirassés, véritables forteresses sur mer, vingt-quatre croiseurs, dont deux entièrement cuirassés, six monitors et cinquante autres bâtiments sans grande valeur militaire (dont certains datent même de la guerre civile !). Les équipages sont bien

entraînés et les approvisionnements ne manquent pas. L'US Navy occupe le sixième rang mondial.

L'ESPAGNE

L'armée

L'armée espagnole aligne quatre cent mille soldats de toutes armes, effectifs à première vue impressionnants. Elle est pourvue du fusil Mauser à munitions sans fumée, nettement supérieur au Springfield américain. Cet avantage numérique est réduit à néant par une très large dispersion et des lignes de communications indéfendables. Les troupes sont réparties comme suit : deux cent mille hommes en Métropole, quarante mille aux Philippines, cent cinquante mille à Cuba et dix mille à Porto Rico.

A Cuba, les forces espagnoles sont réparties en quarante mille hommes autour de La Havane, vingt mille à Matanzas, et trente mille dans la province Oriente (Est). Le reste occupe des postes ou bat la campagne à la poursuite des vingt ou trente mille insurgés cubains qui contrôlent la moitié orientale de l'île. Les forces régulières à Cuba peuvent éventuellement être renforcées par cinquante mille miliciens.

S'ils sont les officiels détenteurs de la tradition des célèbres *tercios* (bataillons) des XVI^e et XVII^e siècles, les fantassins espagnols de 1898 n'en sont plus que la pâle image. Si leurs aînés étaient des mercenaires redoutés dans le monde entier, ils ne sont plus que des conscrits comme les autres. Leur motivation est loin d'être la même.

Les interminables combats contre les insurgés, qu'ils soient cubains ou philippins, dans des conditions climatiques et sanitaires difficiles, ont largement contribué à réduire le peu d'allant de l'armée espagnole qui reste malgré tout qualifiée de « solide » par les experts.

La marine

Puissance coloniale européenne, l'Espagne se doit d'aligner des forces navales conséquentes. Elle dispose de deux cuirassés, cinq croiseurs cuirassés, plusieurs dizaines de croiseurs de tout type et surtout d'un genre de bâtiment dont ne disposent pas les Américains : treize destroyers ultramodernes, navires révolutionnaires pour l'époque, capables de lancer des torpilles.

Les Espagnols possèdent effectivement plus de bâtiments que les Américains. Leur marine est réputée pour la rapidité de ses navires, en général vingt nœuds contre dix-sept aux américains. Par contre, elle l'est beaucoup moins pour la qualité de ses blindages, de son artillerie et de ses équipages. Quoi qu'il en soit, l'appréhension de l'amirauté américaine s'avère légitime : sur le papier, la marine adverse apparaît redoutable.

LE FRONT DES CARAIBES – CUBA

Le blocus naval de Cuba

Le 22 avril 1898, le Congrès américain proclame le blocus naval de Cuba. Le soir même, les vingt-six bâtiments de la North Atlantic Squadron quittent Key West en Floride, pour aller bloquer les principaux ports cubains : La Havane, Mariel, Matanzas,

Cardenas, Cabanas et Cienfuegos. L'opération ne pose aucun problème : aucune escadre espagnole ne croise encore dans les Caraïbes.

Le premier coup de canon de la guerre est tiré par le croiseur *Nashville* contre le navire marchand espagnol *Buenaventura*, première prise de guerre de la US Navy. Le 27 avril, la North Atlantic Squadron s'entraîne au tir en bombardant Matanzas. Le blocus s'avérera efficace : entre fin avril et début août, seuls deux navires peuvent quitter Cuba et huit parviennent à y aborder. L'île sera rapidement asphyxiée et le moral peu élevé du troupier espagnol s'en ressentira d'autant.

Où est Cervera ?

Dès le 29 avril, l'escadre de l'amiral Pascual Cervera a quitté les îles du Cap-Vert, possession portugaise, pour la mer des Caraïbes. Les Américains le savent et s'en inquiètent. Cervera va-t-il attaquer la côte Est des Etats-Unis ou tenter de faire lever le blocus de Cuba ? L'US Navy se lance à sa recherche tous azimuts. On croit voir Cervera partout. Il n'est nulle part.

Le 12 mai, l'US Navy bombarde San Juan de Porto Rico, pour rien. Et pour cause. La flotte de Cervera, les soutes vides, n'a pas pu se ravitailler à la Martinique car les Français respectent le code de la guerre sur mer. Elle reçoit par contre un accueil plus chaleureux des mercantiles hollandais de Curaçao. Le 19, sans rencontrer le moindre navire américain, Cervera embosse son escadre dans le port de Santiago de Cuba. Elle y restera jusqu'au 3 juillet. L'occasion est cependant inespérée pour les Américains. Le 29 mai, la North Atlantic Squadron fait son apparition. Les navires espagnols sont pris au piège.

Si les fortifications de Santiago sont impressionnantes, son artillerie l'est beaucoup moins : on y remarque une pièce datant de 1688, cinq de 1724 et la plupart des autres ne tirent pas à plus de sept cents mètres ! Heureusement, l'amiral Sampson n'en sait rien. La menace contre la côte Est disparaît et la Flying Squadron peut quitter Charleston en Caroline du Sud, pour Cuba. Le blocus s'en retrouve notablement renforcé.

Le Merrimac à Santiago

L'escadre de Cervera est à Santiago et doit y rester. Le 3 juin, le charbonnier américain *Merrimac*, en rien comparable au cuirassé sudiste de 1862, est coulé inutilement dans la passe. Les Britanniques feront bien mieux à Zeebrugge en 1918 !

Guantanamo Bay

Du 6 au 10 juin, prélude à l'inévitable offensive terrestre, six cent cinquante marines débarquent impunément à Guantanamo Bay. Aujourd'hui, plus d'un siècle plus tard, ils y sont toujours et bien plus nombreux !

L'armée prépare l'invasion de Cuba

Pendant que l'US Navy s'empare de la maîtrise de la mer des Caraïbes, l'armée prépare avec une majestueuse lenteur l'invasion de Cuba. L'état-major estime qu'une force opérationnelle de cinquante mille hommes est nécessaire pour réussir, mais il est encore loin d'en disposer. Depuis la fin du mois d'avril, à Tampa en Floride, les V^e et VII^e corps sont en formation. Lentement mais sûrement, ils recrutent, s'équipent et

s'entraînent mais trop mollement aux yeux de Washington. Les ordres du ministère pleuvent. Il faudra faire plus vite et avec beaucoup moins. L'opération sera finalement confiée au seul V^e corps, composé en majorité de Réguliers. Fitzhugh Lee et son VII^e corps resteront en Floride.

Le V^e corps

Le V^e corps se compose de deux divisions d'infanterie, une brigade d'infanterie indépendante et une division de cavalerie. Il est soutenu par six batteries d'artillerie de campagne et quatre mitrailleuses Gatling. En tout, dix-sept mille cinq cents hommes. On est loin des cinquante mille soldats préconisés par les chefs militaires ! En face, cent cinquante mille réguliers les attendent. Le squelettique V^e corps est commandé par l'imposant major-général William Rufus Shafter, soixante-trois ans et cent cinquante kilos. Officier dans l'armée du Potomac pendant la guerre de Sécession, il commanda notamment les troupes noires du 17th US Coloured Infantry en 1864.

L'infrastructure nécessaire est loin d'être prête. Un chemin de fer à voie unique relie les camps au port. Les quais d'embarquement sont en nombre insuffisant. Les officiers cherchent leurs hommes et vice-versa. Les équipements sont rarement à l'endroit escompté. La pagaille règne en maître alors que les officiers supérieurs sirotent leurs cocktails dans les luxueux hôtels de la ville. Les transports maritimes manquent également. Les chevaux resteront à terre et la cavalerie américaine devra combattre démontée.

Les Rough Riders

Parmi ces cavaliers, on remarque au premier coup d'œil les exubérants Rough Riders (Cavaliers casse-cou) du 1st US Volunteer Cavalry Regiment. Ce sont de purs aventuriers. Ils savent monter à cheval, ce qui ne sera pas d'une grande utilité, et n'ont pas froid aux yeux. Recrutés dans tous les Etats-Unis par Theodore dit *Teddy* Roosevelt, ils ont été rassemblés à San Antonio au Texas. L'ancien adjoint au secrétaire à la Marine et engagé volontaire est devenu le lieutenant-colonel Roosevelt, commandant en second du régiment et futur président des Etats-Unis en 1901. Voilà pourquoi le 1st US Volunteer Cavalry deviendra le régiment le plus médiatisé de l'armée. Les Rough Riders, fort désireux d'en découdre et craignant de devoir rester à terre, n'hésitent pas à s'emparer du transport *Yucatán* destiné à un autre corps.

Le grand départ

Enfin, le 14 juin, le convoi quitte Tampa en Floride. Sa destination est Santiago de Cuba. En effet, La Havane, défendue par quarante mille réguliers espagnols et une puissante artillerie, a été jugée comme un trop gros morceau. Le 20, après une traversée sans histoire, le V^e corps arrive sur place. Le 22 au matin, la flotte bombarde le littoral. Les Espagnols ne se manifestent pas : ils se sont étrangement repliés la veille à l'intérieur des terres. En toute sécurité, mais dans une pagaille indescriptible, les troupes débarquent entre le 22 et le 27 à Daiquiri et à Siboney. Les moyens de débarquement étant tout aussi limités, les chevaux de l'artillerie et du train sont tout simplement jetés à la mer et doivent nager jusqu'au rivage.

Las Guesimas, 24 juin

Le général Joseph Wheeler commande la division de cavalerie. Normal retour des choses, puisque de 1862 à 1865, il avait commandé le corps de cavalerie de l'armée confédérée du Tennessee et y avait gagné le sobriquet de *Fighting Joe* (Joe la Bagarre). Le 23 juin, il arrive à Siboney avec sa cavalerie à pied et est impatient d'entrer en action. Il dirigera bientôt le premier combat terrestre de la guerre.

La division de cavalerie comprend une unité particulièrement bigarrée : la 1st Cavalry Brigade. On y trouve les réguliers blancs du 1st Cavalry, les réguliers noirs du 9th Cavalry, les fameux Buffalo Soldiers, terreur des Indiens des Plaines et les amateurs de Teddy Roosevelt, le 1st US Voluntary Cavalry, les Rough Riders.

Le 24 juin au matin, la 1^e brigade de cavalerie accroche les Espagnols à Las Guesimas et dégage le Camino Real, l'artère principale menant directement à Santiago. C'est alors que Wheeler, rajeuni de trente-cinq ans, se serait écrié : *We've got the damned Yankees on the run!*²

Shafter à El Pozo

Le 27 juin, le général Shafter s'est littéralement traîné jusqu'à à El Pozo. Il est déjà, et restera pendant toute la campagne, accablé par le climat tropical et sa trop forte corpulence ne l'aide guère. Il se prépare néanmoins à attaquer la ligne de défense extérieure de Santiago.

El Caney, 1^{er} juillet

Le 1^{er} juillet, soutenue par un bombardement naval, la brigade d'infanterie du Michigan, faisant diversion, avance vers le fort Aguadores sans l'attaquer, puis retourne tranquillement à Siboney. Entre-temps, les cinq mille quatre cents hommes de la 2^e division d'infanterie attaquent la position d'El Caney. Celle-ci est défendue par cinq cent vingt Espagnols résolus. Ils sont commandés par le courageux général Joaquin Vara del Rey, qui perdra la vie dans l'engagement. L'affaire est chaude. Les Espagnols résistent. Les Américains doivent donner l'assaut. La place ne tombe qu'après un combat corps à corps. La 2^e division d'infanterie épuisée ne sera d'aucune aide à San Juan Hill. Le flanc droit américain est cependant couvert.

San Juan Hill, 1^{er} juillet

En effet, au même moment, mais à trois miles au sud-ouest d'El Caney, s'amorce le troisième et le plus important mouvement de la journée. Les huit mille hommes de la 1^e division d'infanterie et de la division de cavalerie réunies entament l'ascension de la colline de San Juan, dernier obstacle avant la cité portuaire de Santiago. Parmi eux, le lieutenant John Pershing du 9th US Cavalry, futur adversaire de Pancho Villa au Mexique en 1916 et commandant en chef du corps expéditionnaire américain en France de 1917 à 1918.

Les Américains vont affronter mille deux cents Espagnols toujours aussi bien retranchés et cette fois dotés d'artillerie. A leur tête, le général en chef Linarés qui sera blessé dans l'action. Les fusils Mauser font merveille. Les Américains progressent

² Nous avons mis ces damnés Yankees en fuite !

péniblement, partiellement à découvert et sous le feu ennemi. Le 71st New York Volunteer Regiment est pris de panique et manque de se débander.

Le ballon d'observation du Signal Corps attire dans un premier temps le tir des Espagnols sur les troupes manœuvrant en dessous de lui puis se fait proprement descendre. Les quatre mitrailleuses Gatling disposent de munitions pour tirer une dizaine de minutes seulement. Cela suffit heureusement à tétaniser les Espagnols. La 1^e division d'infanterie en profite pour submerger San Juan Hill tandis que la division de cavalerie s'empare de la position intermédiaire de Kettle Hill.

Face à d'aussi décevants résultats, Shafter s'effraie. Les pertes sont élevées. Les Espagnols sont plus coriaces que prévus. Ne vont-ils pas contre-attaquer en masse ? Ne vaut-il pas mieux se replier sur la côte et attendre du renfort ?

Le siège de Santiago

Finalement, Shafter se ravise. Il se maintient sur les hauteurs dominant la ville. Le 2 juillet, la 2^e division d'infanterie venant d'El Caney arrive à son tour devant Santiago. Le V^e corps est au complet. On creuse les premières tranchées. Le siège de Santiago commence mais assez mal. Le 3 juillet, après une marche de quarante-cinq miles (septante-deux kilomètres), le colonel Escario arrive de Manzanillo avec trois mille hommes en renfort, mais aussi trois mille bouches de plus à nourrir ! Les insurgés cubains chargés de les harceler ont été manifestement tenus en échec. Le même jour, un ultimatum de reddition est adressé au général Toral, nouveau commandant en chef, mais il est rejeté. Le siège continue.

Bataille navale de Santiago, 3 juillet

Entre-temps, l'amiral Cervera, dont la flotte est enfermée dans le port de Santiago depuis le 19 mai, a reçu l'ordre d'en sortir coûte que coûte. Le 3 juillet 1898, à 9h35 du matin, la flotte espagnole sort du port. Elle est immédiatement prise en chasse par les éléments présents de la North Atlantic Squadron. A 13h15, et cinquante kilomètres plus loin, elle n'existe plus. Trois navires ravagés ont dû s'échouer. Un autre s'est brisé sur les récifs et le dernier a explosé. Les Américains perdent un mort et deux blessés.

Capitulation de Santiago de Cuba, 17 juillet

Sur terre, le siège se poursuit. Les 9 et 10 juillet, les cuirassés *Brooklyn*, *New York* et *Indiana* bombardent la ville. La garnison n'a plus aucun espoir d'être secourue, ni par terre, ni par mer. La fin semble proche.

Le 12 juillet, le général Miles, en route pour Porto Rico, arrive sur place. Le rythme s'accélère. Le 13, les pourparlers commencent avec le général Toral. L'issue ne fait plus de doute. Le 17, la garnison assiégée est contrainte à la capitulation. Il en va de même pour les troupes cantonnées dans les localités voisines. En tout, vingt-deux mille soldats. Il était temps car la moitié des effectifs américains était inapte au combat pour cause de maladies tropicales. A leur grand dam, les chefs cubains seront écartés des négociations, suprême vexation après trois ans de lutte ! A la demande expresse des Espagnols qui craignent à juste titre pour leur sécurité, les insurgés ne seront pas autorisés à entrer dans la ville. Contre toute attente, les Espagnols qui disposent de cent mille hommes dans l'ouest de l'île, restent complètement statiques. Les combats cessent définitivement.

Camp Wikoff

Il n'est plus question de laisser le V^e corps à Cuba. Les pertes au combat ont été élevées : 243 morts et 1.445 blessés. Les rescapés ressemblent à des morts-vivants et 514 d'entre eux vont mourir de maladie sur le sol cubain et près de 300 autres sur les transports. Début août, le gouvernement installe un immense camp de quarantaine à Montauk Point à Long Island dans l'Etat de New York. Il est baptisé Camp Wikoff, du nom d'un colonel tombé à San Juan Hill.

L'évacuation commence le 7 août pour se terminer le 25. Le 15, le général Joseph Wheeler prend le commandement de la place. Jusqu'au 28 octobre, plus de vingt mille hommes y transiteront et deux cent cinquante-sept y succomberont encore. La guerre est terminée pour le V^e corps.

Quant aux vingt-deux mille prisonniers espagnols, ils seront rapatriés directement en Espagne, aux frais du gouvernement américain et sous pavillon espagnol. En effet, la très hispanique Compagnie Transatlantique Espagnole ayant déposé la meilleure soumission, emportera le marché. Il en coûtera cinq cent treize mille dollars au Trésor.

Porto Rico

Le sort de Cuba est réglé. Cependant, il reste encore une enclave espagnole dans les Caraïbes : l'île de Porto Rico. Elle est peuplée d'un petit million d'habitants. La vie y est calme. Il n'y a pas d'insurrection en cours. En conséquence, il n'y a que huit ou dix mille réguliers espagnols qui peuvent éventuellement être renforcés par autant de miliciens. Ils sont commandés par le capitaine général Manuel Macias y Casado.

Le 21 juillet, les troupes d'intervention américaines quittent Guantanamo Bay. Le 25, un premier contingent de trois mille cinq cents hommes débarque à Guanica, au sud de l'île, sans résistance, car il était attendu au nord, à San Juan (de Porto Rico). Entre le 25 juillet et 3 août 1898, le général Nelson Miles débarque avec quinze mille hommes détachés des I^{er}, III^e et IV^e corps, dont cinq escadrons de cavalerie et sept batteries d'artillerie en provenance directe de Newport News, Virginie et Charleston.

Le 28 juillet, les Américains s'emparent de Ponce, point de départ de la route militaire menant à la capitale San Juan au nord de l'île. Le 6 août, l'offensive est lancée dans quatre directions. Les miliciens désertent en masse. Les réguliers espagnols, partout débordés, résistent mollement. Le 12, jour du cessez le feu, les Américains occupent la moitié de l'île, au prix de sept tués et trente-six blessés. Une attaque frontale comme à San Juan Hill ne sera pas nécessaire. Les Espagnols capitulent.

LE FRONT DES PHILIPPINES

Fin avril 1898, la guerre éclate aussi dans le Pacifique. Incontestablement, la marine y joue le premier rôle. Elle y est représentée par l'Asiatic Squadron commandé par l'énergique commodore George Dewey, soixante et un ans. Diplômé en 1858 de l'Académie Navale d'Annapolis, le West Point de la marine, Dewey avait servi pendant la guerre civile dans la marine de l'Union, notamment sous David Farragut à La Nouvelle-Orléans en 1862 et sous David Porter à Fort Fisher en 1865.

Dès le 25 février 1898, Théodore Roosevelt, l'adjoint au ministre de la Marine, avait câblé à Dewey l'ordre de se tenir prêt à attaquer les Espagnols.

Bataille navale de Manille, 1^{er} mai

Le 27 avril, ravitaillée préalablement en charbon et en munitions avec la complaisance des Britanniques, l'escadre américaine quitte Hong Kong. Destination : l'archipel philippin, principale possession espagnole dans le Pacifique.

Le 1^{er} mai à 5h40, six bâtiments américains modernes ouvrent le feu sur dix ou douze navires espagnols obsolètes ancrés dans la baie de Cavite et réduits, pour la plupart, au rôle sans gloire de batterie flottante. A 7h35, les Américains décrochent pour prendre leur petit-déjeuner et surtout pour refaire le plein en munitions. A 11 heures, la canonnade reprend et à 12h30, toute l'escadre espagnole du Pacifique a disparu de la surface des flots. La victoire américaine est totale et ne leur coûte aucune perte !

Observateurs étrangers

Rapidement, les marines française, anglaise et japonaise envoient chacune un navire en observation. Les Allemands font beaucoup plus fort. Ils dépêchent six navires, soit une force comparable à l'Asiatic Squadron. Leurs allées et venues intempestives dans la baie de Manille finissent par irriter Dewey. En juillet, il n'hésite pas à les menacer d'ouvrir le feu sur eux. Il en est tout à fait capable. Les Allemands l'ont bien compris et se tiennent désormais prudemment à carreau. Il a été prouvé par la suite que l'Allemagne avait effectivement des vues sur les Philippines, au cas où les Etats-Unis n'y seraient pas restés.

Le VII^e corps

Dépourvu d'infanterie, Dewey devra attendre deux longs mois l'arrivée du VIII^e corps pour que les choses bougent. Celui-ci a été constitué une fois de plus dans la hâte, à San Francisco en Californie. Il compte environ onze mille hommes. Contrairement au V^e corps qui avait sévi à Cuba, ses effectifs sont fournis essentiellement par des volontaires. Dans le cadre figure le brigadier général Arthur McArthur, père du futur général Douglas McArthur, défenseur des Philippines en 1942 contre les Japonais. Le VIII^e corps est soutenu par quatre batteries d'artillerie. Aucune cavalerie ne l'accompagne. Ce sera la première grande unité américaine à combattre hors du continent américain.

Son futur théâtre d'opération, les Philippines, se trouve à plus de onze mille kilomètres de la côte ouest des Etats-Unis. C'est suffisamment loin pour que le président McKinley lui-même, apparemment peu féru de géographie, avoue ne pas très bien situer ces îles. Que dire de l'américain moyen de 1898 ? Les troupes sont commandées par le major-général Wesley Merritt, soixante-quatre ans, West Pointer de 1860 et le numéro deux de l'US Army après Miles. Pendant la guerre civile, Merritt avait commandé un corps de cavalerie sous le général Sheridan dans l'armée nordiste du Potomac. Après la guerre, il était resté dans l'armée. En 1895, il avait été promu major-général.

Réaction espagnole

Le 16 juin, une imposante escadre de douze bâtiments, comprenant notamment les deux cuirassés dont dispose l'Espagne, quitte Cadix pour les Philippines. Elle apparaît comme très supérieure à l'Asiatic Squadron de Dewey. L'amiral Manuel de La Camara

la commande. Le 8 juillet, elle est subitement rappelée de Suez. En effet, après la victoire à Cuba, Washington avait ordonné la création d'un nouveau Flying Squadron destiné à harasser les côtes de l'Espagne métropolitaine. Le projet ne sera pas suivi de réalisation. Cependant, face à cette menace potentielle, l'Espagne se résout à abandonner définitivement les Philippines à leur sort.

Guam

Le 21 juin, en route pour les Philippines, le croiseur *Charleston*, s'empare de Guam, principale île de l'archipel des Mariannes, possession espagnole, dans des circonstances assez cocasses. Les trois coups de canons tirés sur le fort Santa Cruz sont interprétés à tort comme le traditionnel salut. Le gouverneur s'empresse de faire mettre une chaloupe à la mer et va accueillir les visiteurs. Il est cordialement invité à bord. Ne disposant pas d'artillerie, il s'excuse devant les Américains que l'on imagine hilares, de ne pouvoir rendre les honneurs. Isolé du reste du monde, il apprend enfin que la guerre entre les Etats-Unis et son pays a débuté, il y a deux mois. Les soixante hommes de la garnison sont désarmés et Guam devient la première conquête des Etats-Unis dans le Pacifique.

La bataille de Manille

Jusqu'au 30 juin, le commodore Dewey tient les Espagnols en respect avec sa flotte et ses marines, ce qui semble suffire dans un premier temps, mais empêche toute opération terrestre d'envergure. Comme dans les Caraïbes, l'armée a une longueur de retard. Le 25 mai, un premier contingent quitte enfin la Californie et atteint Manille le 30 juin. Le deuxième convoi arrive le 7 juillet et le troisième et dernier le 7 août.

Côté espagnol, la garnison qui regroupe treize mille hommes, est déjà bloquée dans la ville par dix mille insurgés philippins aux ordres d'Emilio Aguinaldo. Il n'y aura pas de bataille de Manille, bien que les Américains disposassent enfin des moyens nécessaires pour la mener à bon terme.

Le 7 août, Merritt demande la reddition des Espagnols, menaçant la ville de bombardement naval en cas de refus. Le capitaine général Firmin Jaudenes y Alvarez fait savoir par l'intermédiaire du consul belge, un certain Edouard André, qu'il n'est pas autorisé à se rendre, mais qu'il ne résistera pas en cas d'attaque.

Le 13 août, à 9h35, la Navy bombarde pour la forme le fort San Augustin, préalablement évacué, conformément aux accords. Les volontaires du Colorado s'en emparent évidemment sans coup férir. L'infanterie avance vers la cité. Après quelques escarmouches malencontreuses et inattendues provoquées par des troupiers visiblement ignorant des accords conclus en haut lieu, les choses rentrent dans l'ordre : comme prévu, les Espagnols se rendent. Il est 11h20. Manille a changé de maîtres.

A l'égal des Cubains, les insurgés philippins sont écartés des négociations. Ils ne pourront plus occuper Manille. Conformément aux accords, la garnison espagnole passe sous la protection des Américains. Frustré, Aguinaldo reprendra les armes contre les Américains et ne se rendra qu'en 1901. Il sera exilé, mais reviendra aux Philippines en 1942 avec les Japonais.

Le 16 août, la nouvelle du cessez feu du 12 arrive à Manille. Les hostilités se terminent ainsi sur tous les fronts. Dans la réalité, il n'y a plus rien d'intéressant à prendre aux Espagnols, sinon l'Espagne elle-même. Mais ce n'était pas prévu au programme !

Conclusion militaire

La victoire sur mer a été remportée par les navires les mieux adaptés et non pas les plus nombreux. Les Espagnols n'avaient dès lors aucune chance. Le bilan est d'ailleurs assez éloquent, tant dans les Caraïbes qu'au large de Manille. L'amiral Cervera, disposant de navires rapides, n'était pas en mesure de défaire l'US Navy en détail, alors qu'elle était dispersée autour de Cuba. Ses insolubles problèmes de ravitaillement en charbon ne lui permettaient aucune initiative.

Le dénouement de la guerre sur terre, et principalement à Cuba, laisse perplexe. L'immobilisme de l'empire espagnol étonne car il disposait de la supériorité numérique totale. Grave lacune du commandement ou volonté délibérée ? Quoi qu'il en soit, pas le moindre mouvement offensif n'a été esquissé.

Les Américains n'ont sans doute pas manœuvré avec beaucoup de brio. Ils n'ont d'ailleurs eu ni l'occasion, ni la nécessité de le faire. Possédant la supériorité numérique locale, la seule qui importe en définitive, ils ont employé exclusivement l'attaque frontale pour submerger des adversaires toujours dix fois moins nombreux.

D'autre part, tant au niveau des ministères que des chefs militaires, la rivalité entre la marine et l'armée a été bien plus dure pour les Américains que la guerre elle-même. La coordination entre les deux armes en a pâti d'autant plus.

LE TRAITE DE PARIS

Fin juillet 1898, l'Espagne sait qu'elle a perdu la guerre. Elle entame des pourparlers. Le cessez-le-feu prend effet le 13 août, mettant fin aux hostilités sur terre et sur mer. Le 10 décembre 1898 est signé le traité de Paris, ratifié par les deux pays le 11 avril 1899, mettant définitivement et officiellement un terme à l'état de guerre existant entre les Etats-Unis et l'Espagne. Les Etats-Unis font une excellente affaire. Ils s'emparent de Porto Rico, de Guam et des Philippines. Cuba devient indépendant, quoique dirigé dans un premier temps par un gouverneur militaire américain.

Le deuxième critère est atteint : l'empire colonial américain existe bel et bien et les Etats-Unis peuvent désormais figurer parmi les grandes puissances mondiales. Le prix payé est plus que modique : un seul navire, d'ailleurs coulé délibérément, trois cents soldats tués au combat, mais quatre mille autres morts de leurs blessures ou de maladies diverses, cinq cent treize mille dollars pour le rapatriement de troupes espagnoles et vingt millions de dollars d'indemnité pour l'acquisition des Philippines.

La déconfiture espagnole ne profite pas qu'aux seuls Etats-Unis. En effet, en 1899, aux termes de négociations parallèles et un peu grâce aux canons de son escadre du Pacifique, l'empire allemand acquiert les îles Carolines et Mariannes (sauf Guam) et partage les îles Samoa avec les Etats-Unis, qui prennent également possession de l'île de Wake.

La dernière victime américaine de la guerre fut le ministre de la Guerre lui-même, Russell Alger. Le 19 juillet 1899, fortement critiqué pour les lacunes de son département pendant la guerre au niveau de l'équipement, de l'armement, du transport et des services sanitaires, et pour de vraisemblables faits de corruption, le ministre Alger présenta sa démission.

* * * * *

* * *